

L'ARMÉE d'AFRIQUE

SOMMAIRE

1. Sidi-bel-Abbès, Ses origines, son développement, par le S/Lieutenant Paul DE BORDE 1^{er} Régiment Etranger.
2. Au Maroc en 1925. L'Opération chez les Beni Zeroual. Les opérations de l'Est, par les Capit. LOUSTAUNAU-LACAU et MONTJEAN (*suite*).
3. Le grand tourisme Saharien, par le Capitaine LEHURAUX.
4. Questions musulmanes.
5. La bête du Hoggar (Souvenir de Mission), par le Capitaine AUGIERAS.
6. Informations (L'attaque du djebel Arlal).



1067149
BEL-ABBÈS — QUARTIER DE CAVALERIE

DIRECTION et RÉDACTION : 8, Rue Généraux-Morris. — Téléphone : 0.15

PUBLICITÉ et ABONNEMENTS : Editions AUMERAN, 7, Bd Baudin. — Telephones : 27-70 et 59-93

COMPTE CHÈQUE POSTAL - ALGER 100

ABONNEMENT ANNUEL : 20 francs

L'ARMÉE D'AFRIQUE

ORGANE DE LIAISON

ENTRE

LES OFFICIERS DE RÉSERVE

DE L'ALGÉRIE-TUNISIE ET MAROC

ET LEURS CAMARADES DE L'ACTIVE

Tous droits de reproduction réservés

SIDI-BEL-ABBÈS

SES ORIGINES ET SON DÉVELOPPEMENT

Il est bien des cités qui peuvent s'enorgueillir d'un long passé, célébrer des gloires acquises dans des temps reculés, qui comptent les siècles de leur histoire aux monuments, témoins successifs de l'administration de leurs édiles, de leurs échevins, de leurs seigneurs, de leurs consuls. Sidi-bel-Abbès, que son nom rattache à la légende, n'est pas de celles-là, mais plutôt une sœur aînée des villes qui hérissent le nouveau monde et le voyageur éternel du poète, revenant dans ces lieux, où lors de son premier voyage il n'avait vu que désert et solitude, s'étonnerait sans doute d'y voir une ville florissante, animée d'une population jeune et ardente, mêlant l'indigène hiératique et solennel, dé-

daigneux de cette fièvre de vie, au colon européen, énergique et pressé d'acquérir.

Contraste encore, de cette cité bâtie à la hâte sans originalité mais non pas sans grandeur, qui perpétue le souvenir du descendant du Prophète.

Sidi-el-Bouzidi, shérif et centenaire, conduit par Allah à travers les terres du Hedjaz, de Cyrénaïque, de Tripolitaine et de Tunisie, vint dans le Sud Algérien fonder une famille et mourir quatorze ans après, laissant le même nombre d'enfants. Un des fils de ce voyageur parvint à se rendre à Fez où il s'illustra bientôt par ses connaissances éminentes, et, revenu à Tlemcen y professa avec un tel éclat que le Sultan du Maroc

n'hésita pas à venir lui-même entendre sa docte parole. C'était de lui que devait naître celui qui donna son nom à la ville de Bel-Abbès. Ce dernier quitta encore très jeune la Médersa où florissait l'enseignement paternel, pour aller, suivant l'ordre de Dieu, qui lui apparaissait en songe, faire entendre chez les infidèles son verbe inspiré.

Sa prédication devait connaître un rapide succès, son nom fut bientôt synonyme de sagesse et de vertu, et le marabout se voyait l'objet de la vénération des tribus au milieu desquelles il passait faisant régner derrière lui l'opulence, fruit de la concorde et de la justice.

Mais le démon devait susciter un faux prophète qui réveilla chez les populations touchées par la parole divine les passions du mal. Sidi-bel-Abbès dût s'enfuir, honni par ceux qui l'avaient écouté et il se réfugia dans une forêt solitaire. Or il advint que les fléaux qui affligeaient les adeptes du faux prophète ouvrirent les yeux de ces populations malheureuses et elles ne pensèrent pouvoir apaiser le courroux du Tout-Puissant qu'après avoir obtenu le pardon du saint homme. Les enfants des tribus voisines se mirent en quête du proscrit et les Ouled Sidi Brahim percèrent le secret de sa retraite ; l'envoyé du Seigneur ne cédant pas à leurs promesses mais à leurs supplications, ils cherchèrent à l'enlever de vive force mais Allah changea son serviteur en une Colombe qui s'envola et vint s'arrêter sur un arbre de la colline de Sidi-Amar, où, aux yeux étonnés d'un berger, Sidi-bel-Abbès reprit sa forme humaine. Le berger, trouvant trop lourd le secret du miracle dont il avait été le témoin le confia à un compagnon du marabout qui obtint de lui de revenir parmi les tribus des Amarnas qui lui donnèrent des biens immenses et des épouses fécondes et il connut au milieu d'eux le repos et la prospérité, récompenses bien dues à ses peines. Après sa mort ses restes furent pieusement recueillis et déposés dans une Kouba à l'endroit où s'était arrêtée la colombe miraculeuse.

C'est autour de la Kouba du saint que devait s'élever un jour la riche cité qui porte son nom.

Telle est toute la poésie de cette ville aux aspects géométriques, modernes, sans imprévu, mais si l'historien ne saurait trouver matière à des recherches quelconques on ne peut nier qu'elle offre par son développement rapide, rationnel, un beau sujet de glorification de l'œuvre de la France en Algérie, particulièrement du travail personnel de la Légion Étrangère qui a conquis, occupé et construit ce lieu où d'autres amassent d'éclatantes fortunes tandis qu'elle-même conquiert, occupe et construit ailleurs.

Sidi-bel-Abbès, je l'ai dit, n'a pas d'histoire ; elle est surgie des marécages en quelques années sur un emplacement qu'aucun vestige ancien, aucune considération archéologique ne faisaient prévoir. Les premiers peuples qui ont vécu sur cette terre inculte furent les Berbères, ceux-là même que les Romains appelèrent du nom de Maures, race si connue pour avoir

occupé cette partie de l'Afrique depuis des temps immémoriaux que l'on convient de l'appeler autochtone, bien qu'il paraisse assez vraisemblable que de même que celles qui l'ont suivie, elle ait émigré de quelque partie surpeuplée et inhospitalière de l'Asie, berceau de presque toutes les familles jusqu'ici reconnues.

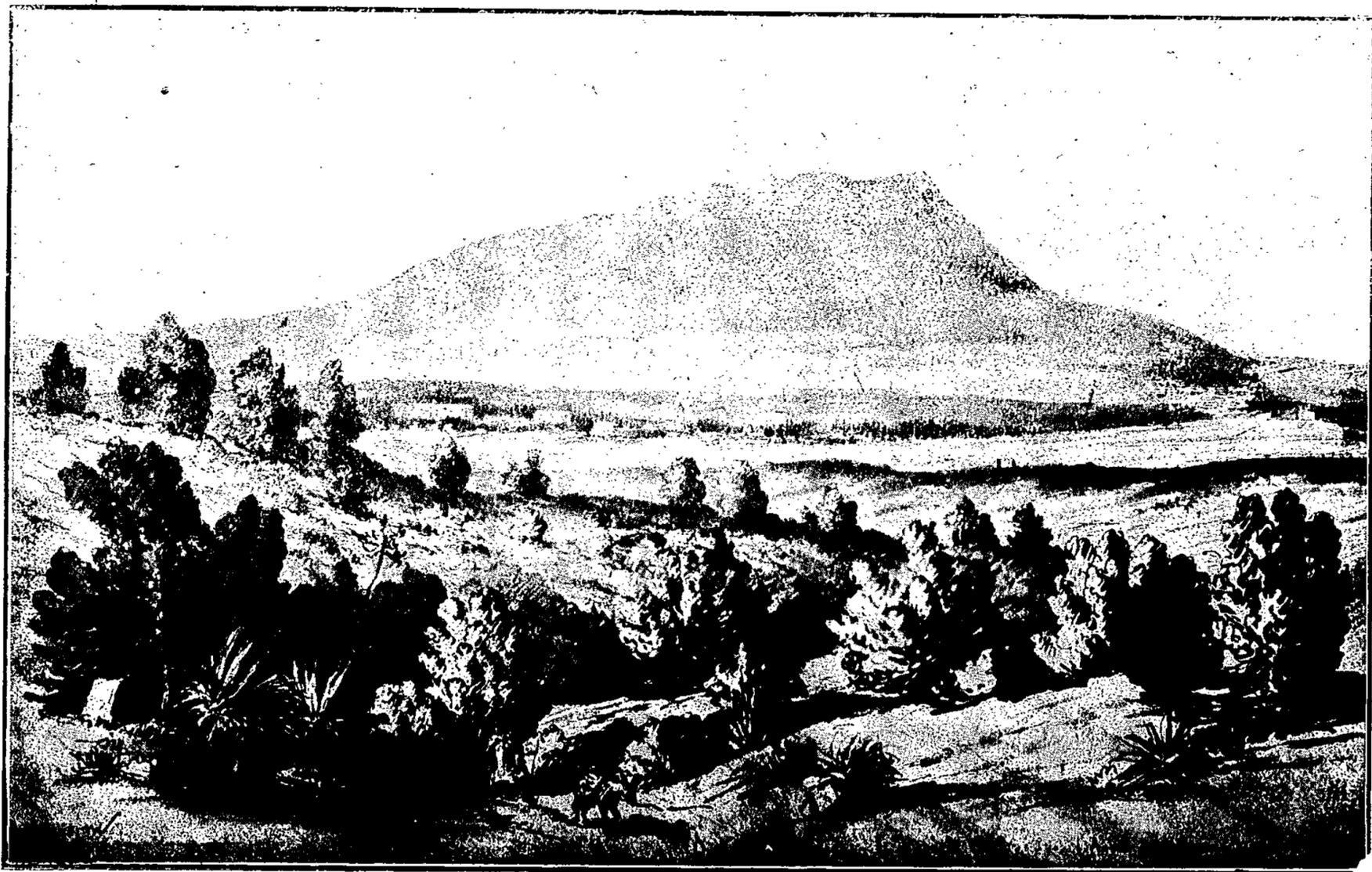
Les Phéniciens et les Carthaginois n'osèrent troubler ces laboureurs et se contentèrent de fixer des comptoirs sur le littoral sans avoir d'autres rapports avec les peuples de l'intérieur que ceux d'un commerce peu actif d'ailleurs.

Les Romains vinrent les premiers fouler ce sol misérable et les Berbères virent avec stupeur s'installer ces nouveaux maîtres dont les légions partout victorieuses devaient laisser des monuments particulièrement intéressants comme traces de leur occupation. La ville actuelle de Sidi-bel-Abbès semble devoir être placée sur la route allant de Portus Magnus (St-Leu) à Albulae (Terra) (Aïn-Temouchent) qui rejoignait la grande voie de la Mauritanie Césarienne passant par Tiaret, Frenda, Tagremaret, Chanzy, Lamoricière, Tlemcen (Porremia) et Lalla-Maghnia (Numerus Syrorum). Ils fondèrent non loin de l'emplacement où se trouve la ville, au sommet du Tesselah, un fort dont le temps n'a que très peu altéré les constructions épargnées par l'homme et qui sans doute était destiné à la surveillance des immenses territoires qu'il commandait plutôt qu'à permettre l'essor d'une colonie très active.

C'est ainsi que l'entend du moins un éminent archéologue qui s'est adonné à l'étude des monuments d'origine romaine dans la région d'Oran : « Il semble, dit-il, « que les Romains n'ont jamais habité le Tesselah que « dans un but purement militaire, tous les vestiges « d'occupation que l'on y rencontre — Aïn-Sertita, « Aïn-Bent El Soultan et deux autres pitons recouverts « aussi de ruines antiques sont des points dominants « du massif, d'où l'œil peut planer aisément sur le « vaste horizon et même au point de vue militaire, les « cimes du Tesselah n'ont pu avoir d'importance que « comme postes d'observation ou simples vigies. Aïn « Zertita, Aïn Bent el Soultan ont l'air d'avoir été « autant de vedettes chargées de surveiller la plaine et « sous le rapport offensif, pouvant tout au plus lancer « quelques hardis guerriers pour surprendre une po- « pulation endormie dans la confiance de sa supé- « rité matérielle et offrir ensuite aux auteurs de ces « rapides razzias l'abri de solides murailles pour le bu- « tin provenant d'un heureux coup de main. »

Sans doute cependant, et les vestiges découverts de voies souterraines donnant accès à l'intérieur du fort permettent de le supposer, des colons protégés par cet ouvrage, où ils pouvaient trouver en cas de trouble un refuge immédiat, ont essayé de cultiver les parties des alentours qui leur ont apparu devoir être les plus fertiles, et particulièrement la vallée de la Mekerra.

Le hasard a voulu tout de même qu'à cette ville déshéritée au point de vue archéologique échet la garde de deux monuments particulièrement intéres-



SIDI-BEL-ABBÈS ET SES ENVIRONS A L'ÉPOQUE DE LA VISITE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III
(d'après un dessin à la plume communiqué par M. le Docteur Démunéville)

sants pour l'histoire des Empereurs de la Rome chrétienne. Ce sont deux pierres trouvées dans les ruines de la région de Chanzy scellées aujourd'hui dans les piliers de la porte d'entrée du Cercle militaire et qui portent gravées en langue latine les inscriptions suivantes :

IMP CAESAR
L. SEPTIMO
SEVERO PIO
PERTINACI
AVGARSADA
PARTH MAXIM
TRIB POTEST
VIII IMP IC
III
EQALAE III
PARE
ANTONINE

IMP CAES NAV
REIANTONIN PIO
AUG I SEPSEVERER P I
PERT AVG ARB AD
PARTI MAX F

T RISPO
III COS PRO
COSEO ALAE
IAVG PART
THOR
ANTONINIANAE

La traduction que voici en a été donnée par des Membres de la Société de Géographie d'Oran.

1^{re} Pierre. — A l'Empereur Caesar Lucius Septimus Severus Pius Pertinax, Auguste Arabique Adiabénique, neuf fois investi de la puissance tributienne, Impérateur pour la onzième fois, les cavaliers de la 4^e aile Parthique Antonine.

2^e Pierre. — A l'Empereur Cassar Marc Aurèle Antonin pieux Auguste, fils de Lucius Septime Sévère pieux Pertinax Auguste Arabique très heureux (et à l'Empereur Caesar Eublius Septime Géta) investi pour la quatrième fois de la puissance tributienne, consul et proconsul, les cavaliers de l'aile des Parthes première Auguste Antonine.

Ces indications, en particulier celle de la puissance tributienne accordée à l'empereur Septime Sévère nous reporte au début du III^e siècle avant Jésus-Christ et celle qui atteste le quatrième tribun et de Géta, vers l'an 212 de notre ère.

Après la disparition des légions mercenaires de Rome les Berbères se virent un temps possesseurs incontestés de ce sol où paissaient leurs troupeaux, ceux qui habitaient cette contrée assistèrent longtemps indifférents aux orages des invasions arabes qui firent déferler sur tout le Nord de l'Afrique les masses fanatisées des croyants venus de la Mecque. Cette région fut épargnée durant quelques siècles par ces nouveaux envahisseurs qui laissèrent subsister inasservie la principauté berbère de Tlemcen, mais l'heure ne devait pas tarder pour la plaine de la Mekerra de connaître de nouveaux seigneurs : les arabes de la puissante famille Hilatienne des Beni Ameurs s'y virent installés par ce même roi de Tlemcen, et parmi leurs tribus aux Armanas et aux Sidi Brahim échut le lieu où devait reposer les cendres de Sidi bel Abbès le Saint très vénéré descendant du Prophète.

A leur tour les Beni Amours devaient connaître la domination des conquérants venus d'Europe et l'alternative du triomphe et de la défaite des armes. Dès 1509 Oran tombait au pouvoir des Espagnols et les armées du Roi très catholique, de ces mêmes forts édifiés par les mercenaires de l'Empereur de Rome surveillèrent leur branlante conquête. Des rapports de commerce s'établirent entre les conquérants et les tribus arabes, mais ils devaient être profondément troublés par l'arrivée des Turcs, et l'effort qu'ils firent constant pour parvenir à l'hégémonie absolue de ces territoires. Mascara tomba rapidement aux mains d'un allié de la Porte, funeste augure pour l'avenir de l'influence des espagnols que ce premier échec ! La lutte d'abord favorable aux armes de ceux-ci se termina par un désastre dû à la défection de ces mêmes Beni Amours qui avaient primitivement lié leur sort à celui de la Puissance européenne. Oran fut évacuée en 1708, après deux siècles d'occupation, par les troupes de Philippe V appelées en hâte vers d'autres champs de bataille. Mais cette défaite devait être trop lourde à la fierté castillane et vingt cinq ans après, le duc de Montemar reprenait possession d'Oran et de nouveau cherchait à remettre la main sur les plaines riveraines de la Mekera et du Sig.

Ce succès plus encore que le premier devait être éphémère et définitivement l'Oranie resta en 1792 aux mains des Turcs, domination que seule la conquête française devait désormais venir troubler.

.....

Quel était donc l'aspect de ce pays toujours à la limite des invasions, et qui allait être bientôt appelé au plus brillant avenir.

Un vaste territoire abandonné à l'incurie des habitants où la paresse des arabes n'avait su qu'entraver encore l'action de la nature par leurs pratiques nuisibles au développement d'une végétation quelconque.

La rivière abandonnée à elle-même voyait son cours obstrué en maints endroits par la présence dans le lit du fleuve de troncs d'arbres qui empêchaient l'écoulement normal des eaux et les obligeaient à chercher un passage sur les terres avoisinantes qu'elles transformaient en un marécage, véritable foyer de pestilence, d'autant plus étendu que les eaux provenant des crues fréquentes et des pluies d'hiver ne trouvaient pour s'écouler que quelques mauvaises canalisations, restes de la civilisation berbère.

Seules croissaient, bien drues les innombrables touffes de palmier nain à qui aucune autre plante ne faisait ombrage, détruites qu'elles étaient aussitôt germées, par la dent des moutons et des chèvres qui se les disputaient entre elles, et les disputaient à de rares ânon, tous compagnons de misère de ces indigènes insouciantes et paresseux.

Ici et là quelques douars formés par agglomération de toiles sordides chargées d'abriter le soir la famille grouillante, et reliées entre elles par des perches de jujubier, formant ainsi un semblant de refuge, où étaient la nuit groupés les troupeaux.

La culture se réduisait à quelques arpents de terre grattés par des charrues primitives où poussaient sous l'influence heureuse du climat le blé dur, l'orge, le seigle ainsi que quelques plants de maïs, de bechna et de tabac et parfois des citrouilles qui servaient de nourriture aux nomades, plus friands cependant du lait de leurs moutons et de leurs chèvres, alimentation mieux en rapport avec leur caractère indolent et leur goût du repos.

De chemin il n'en existait pas sinon les sentiers tracés aux pieds de l'homme et des bêtes de somme, contournant les moindres broussailles sans égard pour les distances inconnues à ce peuple indifférent à toute idée même de temps. Le franchissement des oueds ne se faisait qu'à gué et lorsque les basses eaux en permettaient le passage.

L'industrie était presque inconnue, sinon la confection — travail exclusivement féminin — des vêtements de laine nécessaires à l'habillement de la famille, de tentes en bourre de palmier et encore la fabrication des ustensiles les plus grossiers nécessaires au ménage. Le commerce consistait en quelques échanges entre les céréales des années particulièrement prospères, et de menus objets, importés par des marchands étrangers qui frappaient plus particulièrement la curiosité de ces primitifs.

Par contre la faune sauvage était abondante et le pays était infesté de bêtes sauvages : hyènes, renards, chacals, sangliers, gazelles se multipliaient à l'envi dans ces lieux désolés, à côté d'eux les grands fauves, panthères et lions, étaient nombreux, danger constant pour les arabes et leurs troupeaux. Ces habitants redoutables disparurent du reste rapidement devant les armées de la conquête, laissant les indigènes faire face à ce nouvel adversaire.

Nulle part on n'aurait pu déceler une action bienfaitrice quelconque de l'administration turque, trop intéressée à entretenir les nomades dans leur affaiblissement moral et physique, état de choses qui favorisait si bien la levée des contributions de tous genres.

Tel était l'aspect de ce pays qui apparaissait particulièrement deshérité, telle était la condition dans laquelle croupissait la population arabe. Et parce qu'elle devait se heurter à tant de difficultés de toutes sortes, à tant d'inertie, la tâche accomplie en ces lieux par la France n'en est que plus belle, comme plus beau le rôle de son armée conquérante et colonisatrice travaillant sous le regard du Chef et suivant sa devise :

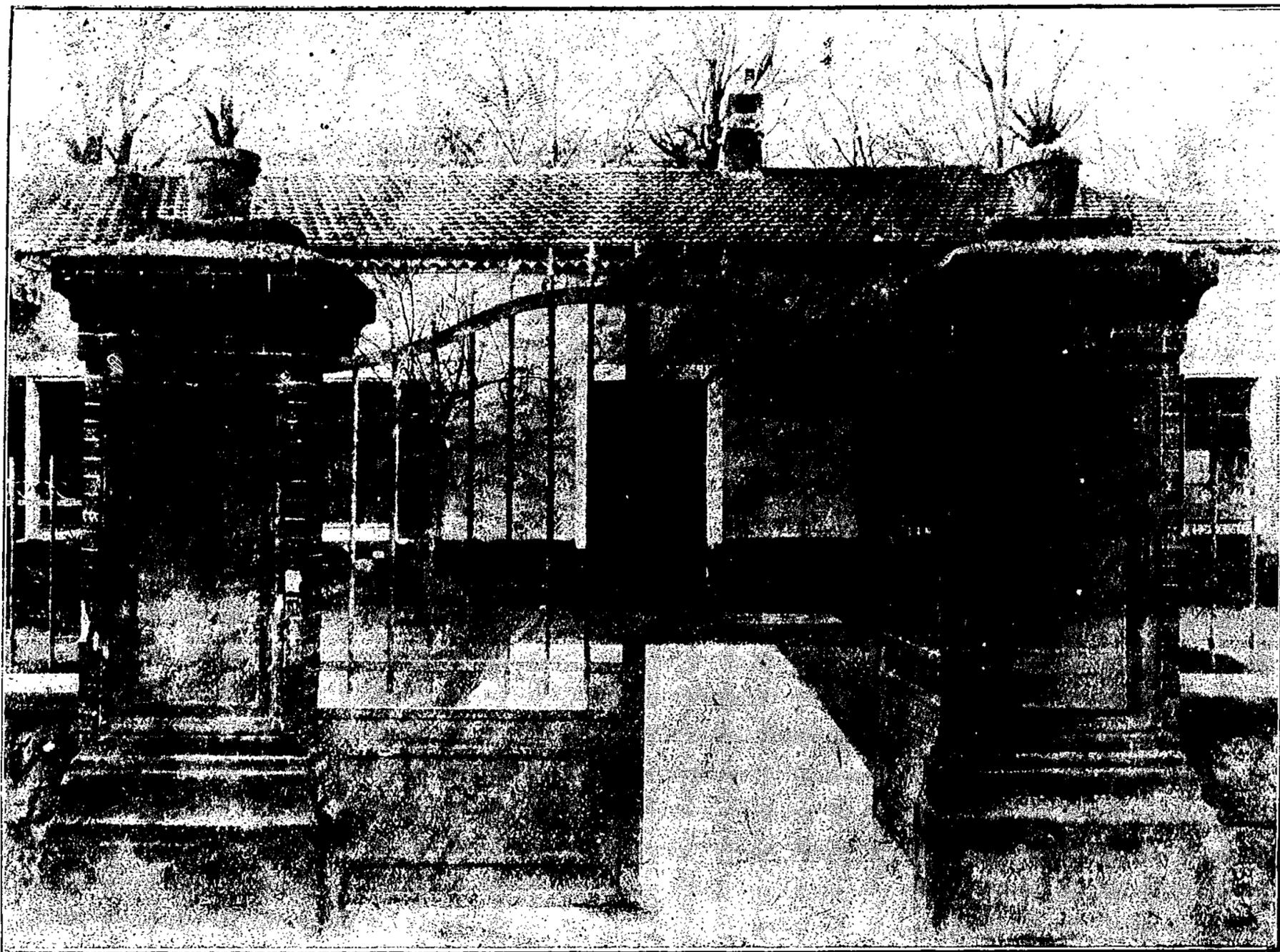
« ENSE et ARATRO »

.....

L'époque de la conquête de l'Algérie n'apportera pas non plus à la région où va être édifiée la ville de Sidi-bel-Abbès une illustration bien curieuse.

Sidi-bel-Abbès fut une obligation stratégique.

Lorsqu'après la prise d'Alger, la conquête de son hinterland, les nécessités de sa conservation commanderont au roi Louis-Philippe la conquête de l'Oranie, le Maréchal Bugeaud entreprit la soumission de ce



PIERRES ROMAINES TROUVÉES A CHANZY, SCELLÉES DANS LA PORTE DU CERCLE DES OFFICIERS DE BEL-ABBÈS

pays. Oran fut rapidement occupé, mais pour arriver à la domination complète et pacifique des territoires qui nous intéressent, il faudra un effort humain considérable, bien des sacrifices et même de salutaires échecs.

En 1835, le Maréchal Clauzel lui-même conduisait la première colonne contre la tribu des Beni Amours, campagne qui aboutit à l'occupation des deux villes qui commandent l'accès de cette région du côté de l'Est et du Sud, Tlemcen et Mascara, mais une politique néfaste nous priva du bénéfice de cette opération, et, par le traité de la Tafna, nous rendions les deux places récemment conquises. Nous ne devons pas tarder à toucher du doigt les désastreuses conséquences de cet abandon. Cette inertie de la France donna à l'Emir Abdelkader une importance et un prestige auquel il ne pouvait prétendre et contre cet adversaire, dont nous avons fait la fortune, nous devions jusqu'en 1847 employer des forces considérables avec des alternatives angoissantes de revers et de succès.

Dès 1842, la lutte reprit, et les places de Mascara et de Tlemcen furent réoccupées ; en même temps, le Maréchal Bugeaud décida la création d'un certain nombre de postes de ravitaillement destinés à abriter les vivres nécessaires aux troupes en campagne et à

servir de points d'appuis pour les expéditions à l'intérieur. De ce nombre étaient Daya, Fredna, Tiaret, et parmi eux un poste de ce genre fut créé près du marabout de Sidi-bel-Abbès, à égale distance entre Oran et Daya. Rapidement ce poste fut occupé d'une façon permanente par quelques éléments chargés de protéger nos communications, c'est dans ce but que le général Bedeau fit transformer le poste en redoute qui reçut une garnison composée de soldats de la Légion Etrangère et de Chasseurs. Cette redoute située sur un léger ressaut de terrain face à la Kouba de Sidi-bel-Abbès permettait des vues assez étendues sur les alentours tandis qu'elle était elle-même protégée du côté Nord par le fossé de l'Oued Mekerra dont le cours à cet endroit s'infléchissait dans la direction Ouest-Est. Redoute rectangulaire d'une surface d'un demi hectare environ comprenant un enceinte fortifiée enfermant des baraques en planches destinées aux vivres et à l'ambulance tandis que les hommes vivaient sous la tente.

Aussitôt que fut édifié ce petit ouvrage s'installèrent aux alentours quelques commerçants exploitant largement leur situation à proximité des soldats ; ils formèrent un petit village qui ne dépassa d'ailleurs jamais dix maisons tandis que les légionnaires s'employaient

déjà aux travaux d'assainissement urgents dans la partie marécageuse qui bordait la redoute et drainaient les eaux stagnantes dont les émanations étaient d'autant plus pernicieuses que les vents Nord-Ouest assez fréquents soufflaient en direction des lieux habités.

Le fort fut vite, et à plusieurs reprises l'objet des attaques menées par les troupes de l'Emir, particulièrement pendant les mois d'août et d'octobre 1843, mais les rebelles s'étant heurtés aux détachements du Colonel Géry et du Commandant Barral n'en retirèrent qu'un châtement exemplaire.

L'alerte fut plus chaude en 1845. Le 30 janvier au lever du jour des rassemblements d'Ouled Brahim tentèrent de se rendre maîtres par ruse de la redoute et, pour ce faire envoyèrent une avant garde de cinquante-huit des leurs, déguisés en pèlerins et couverts de haillons sordides. Ils demandèrent à visiter le fort français et sur leur mine pacifique en obtinrent l'autorisation, mais, aussitôt entrés, ces scélérats brandirent les armes qu'ils cachaient et se ruèrent sur la sentinelle et les soldats qui les entouraient.

La présence d'esprit de l'Officier comptable de l'Ambulance (la tradition n'en a malheureusement pas conservé le nom glorieux) sauva la situation, il fit fermer les portes, rallia tous les hommes valides et contre-attaqua vivement les indigènes. Cinquante-huit d'entre eux avaient pénétré dans la redoute, cinquante huit cadavres en sortirent; du côté des occupants on comptait huit morts et vingt six blessés, dont l'Officier lui-même atteint d'une balle à la main. On tira aussitôt le canon pour avertir le Colonel Vinox qui se heurta en revenant aux Ouled Brahim et leur infligea une défaite sévère. Les arabes morts furent enterrés au pied du peuplier d'Abdelkader, seul de son essence dans toute la contrée, et qui servait de repère aux colonnes qui opéraient contre l'émir.

C'est, chose étonnante, à une conséquence de la politique funeste suivie à l'égard des indigènes que cette redoute doit d'avoir été appelée à un développement extraordinaire.

En l'année 1845, Bou Hammidi Khalifa de l'émir Abd-el-Kader fit une incursion chez les Beni Ameurs, et les obligea à émigrer en masse. Seules quelques tribus purent échapper à cette déportation, mais elles s'exilèrent peu à peu laissant inoccupé à un territoire immense entre Tlemcen et Mascara. Dès lors Sidi bel Abbès fut une position d'importance capitale appelée au double rôle d'empêcher les incursions des insoumis dans les régions tranquilles et colonisées du Sig et du M'léta et d'assurer les communications entre Oran et les deux villes situées à la limite de notre occupation : Mascara et Tlemcen.

Le Général de Lamoricière surpris de la nécessité d'élever à la place de la redoute une ville fortifiée en donnait, dans un rapport au Gouverneur général due d'Isly les raisons suivantes : « Il y a à peine trois mois
« les Douairs et le Smélas devenus tribus frontière
« par le départ des Beni Amours qui habitaient le ter-

« ritoire de Sidi Bel Abbès, étaient exposés aux incur-
« sions des tribus voisines du Maroc et du Sahara.

« Ils réclamaient l'appui d'un camp et formaient
« eux-mêmes des rassemblements de cavalerie pour
« couvrir leurs laboureurs.

« Les temps sont devenus meilleurs, sans doute,
« mais ils n'eussent pas eu ces alternatives de terreur
« et de confiance si Sidi Bel Abbès eut été ce qu'il de-
« viendra un jour : un centre de population considéra-
« ble auquel s'appuiera un maghzen et où des rassem-
« blements militaires permanents placeront la réserve
« des troupes de la Division d'Oran.

« Courte distance de la mer, communication facile
« avec Mascara pour l'Est, pour l'Ouest avec Tlemcen
« dont la route d'Oran deviendrait plus sûre, moyens
« d'action plus rapprochés des Hauts-Plateaux et do-
« minant les influences de perturbation, protection
« plus efficace à l'installation coloniale, tout indique
« Sidi Bel Abbès comme une position capitale dans
« l'ensemble des données de notre entreprise.

« Sidi Bel Abbès, en outre, est nécessaire pour com-
« mander à l'immense pays des Beni Amours et pour
« assurer les communications entre Tlemcen et Mas-
« cara, entre Oran et le Sahara.

« Cette position de Sidi Bel Abbès est si importante
« à nos yeux que nous ne craignons pas d'avancer que
« ce sera probablement un jour, et ce jour n'est pas
« éloigné, le chef lieu de la division d'Oran.

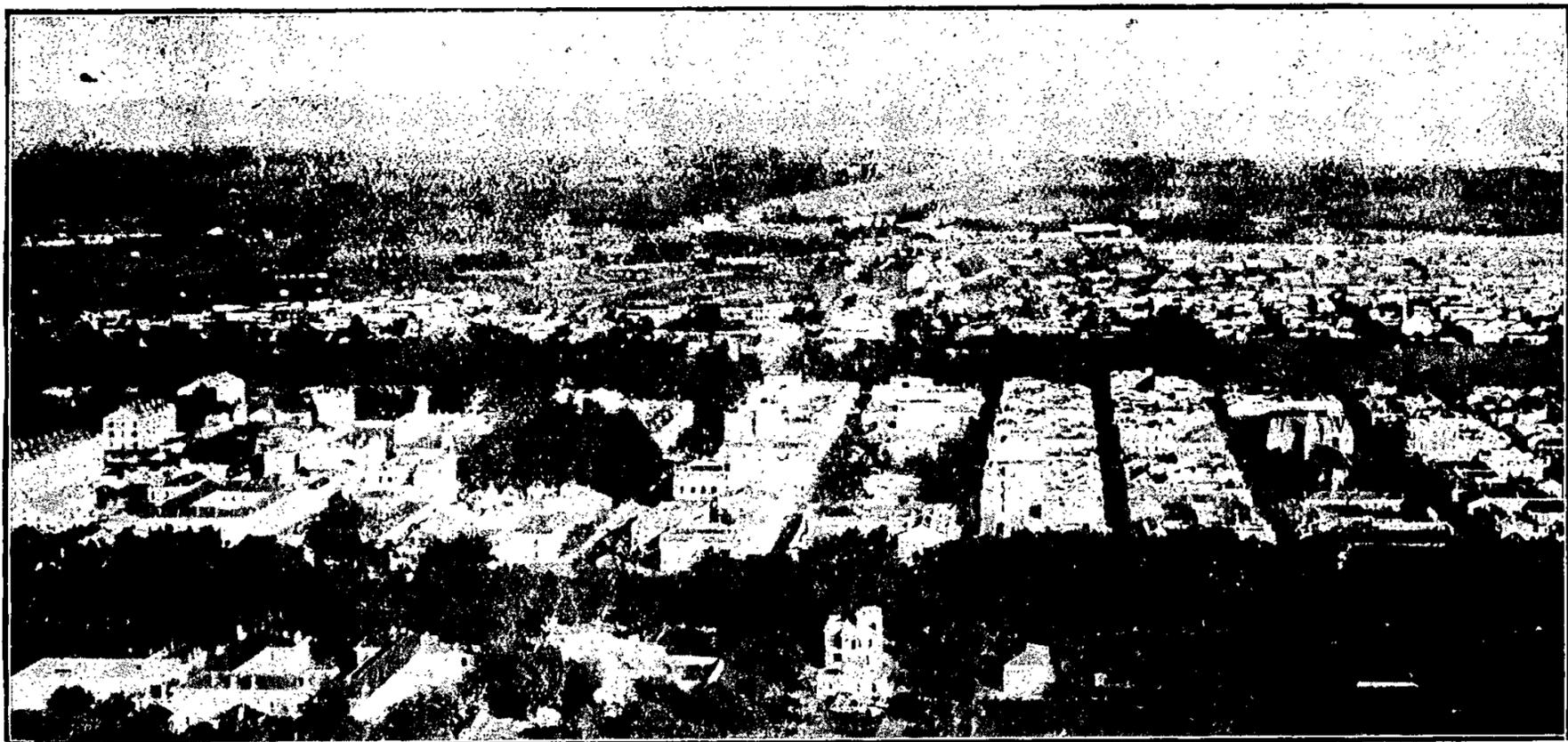
« Dans cette pensée, dans cet espoir, nous deman-
« dons qu'il soit créé, dès à présent, un centre de
« population considérable placé sur les bords de la
« Mekerra dont une partie des eaux pourrait être
« détournée par des irrigations, au milieu d'une im-
« mense plaine réputée par sa fertilité et à l'intersection
« de 4 routes principales.

« Sidi Bel Abbès pourra contenir une riche et nom-
« breuse population agricole ».

Ainsi trouvons-nous sous la plume de Lamoricière l'évocation de l'avenir auquel Sidi Bel Abbès paraissait voué; il nous fait même entrevoir cette redoute comme devant l'emporter sur Oran jusqu'alors désignée comme capitale de la région nouvellement conquise, mais si le temps n'a pas consacré toutes les prévisions prophétiques du général, les considérations militaires et économiques qu'il invoquait alors n'en demeurent pas moins aujourd'hui dans leur entière valeur.

Entre temps un arrêté du Gouverneur général, en date du 18 avril 1846, confisquait au profit de l'Etat les territoires abandonnés par les tribus émigrées qui n'auraient pas, dans un laps de temps déterminé, demandé l'aman.

L'année suivante une autre dépêche du Maréchal Bugeaud établissait les bases de l'occupation militaire de Sidi Bel Abbès, mais en 1848 seulement devait être réunie la Commission chargée de déterminer l'emplacement le plus favorable à l'établissement d'un centre de colonisation et d'un dépôt de troupes. Cette commission fut composée d'éléments militaires et civils et



SIDI-BEL-ABBES EN 1926. — VUE PRISE EN AVION
(d'après un cliché du centre d'Aviation de la Sénia, 2^e gr. Av. d'Al.)

la Présidence en échet au Capitaine Prudon, chef du Génie, tandis que le chirurgien-major de la Légion en était le conseiller au point de vue sanitaire.

Le capitaine Prudon s'attacha aussitôt à dresser les plans d'une vaste organisation, conforme aux vues éclairées du Général de Lamoricière, mais ce projet fut, par le Commandant supérieur du génie jugé trop étendu. Sidi Bel Abbès se voyait dès lors et pour longtemps refuser la première place parmi les cités de l'Algérie occidentale.

Mais, réservant l'avenir que le Ministre de la Guerre rêvait pour cette ville, les crédits nécessaires à la construction de Sidi Bel Abbès, futur Chef lieu de subdivision, furent attribués suivant une évaluation conforme aux plans établis par la Commission et les travaux commencèrent en l'année 1847.

Nous ne suivrons pas dans ses détails l'édification de Bel Abbès, la construction de ses murailles et des édifices militaires et administratifs, nous ne nous attarderons pas au tracé de ses rues non plus qu'aux travaux d'assainissement de ses alentours immédiats, mais qu'il nous soit permis tout de même d'esquisser à grands traits les étapes si rapides de la création de cette ville, car elles sont toutes à l'honneur de l'Officier qui l'a conçue dans ses moindres détails et de la main qui l'a façonnée pour une grande part : la Légion Etrangère.

Donner les plans de cette ville, c'est faire une description de ce qu'elle est aujourd'hui : Une vaste enceinte presque rectangulaire délimitant une superficie de 42 hectares, dont les fortifications devaient répondre à la double condition d'occuper le plateau d'une façon judicieuse permettant des vues sur tous les environs, en même temps de s'écarter le moins possible de quelque

forme géométrique simple et régulière adéquate à la construction des villes.

On décida de séparer entre eux les quartiers militaires et civils, car les premiers étant appelés à une construction plus immédiate, l'aspect de l'ensemble serait longtemps demeuré confus. Des éléments civils pourraient d'ailleurs s'introduire peu à peu dans le quartier ou devaient être groupés les bâtiments militaires.

Le tracé de la voirie fut simple. Deux avenues perpendiculaires reliaient entre elles les portes réservées face aux quatre points cardinaux dans les murs des courtines, et auxquelles on donna le nom des centres vers lesquels s'acheminaient les routes correspondantes : Oran au Nord, Daya au Sud, Mascara à l'Est et Tlemcen à l'Ouest. Parallèlement à ces avenues aux perspectives rigides devaient être tracées des rues pour lesquelles on avait adopté la largeur uniforme, de huit mètres.

L'avenue allant de la porte d'Oran à la porte de Daya, délimitait les quartiers réservés à l'Administration et aux troupes, ce dernier fut choisi le plus proche de la porte de Tlemcen. Sur cet emplacement devaient être construits tous les édifices nécessaires à l'Installation des services de la subdivision future.

Les allocations obtenues en 1847 s'élevèrent à 100.000 francs et cette année vit les travaux commencer activement par la clôture du quartier de cavalerie et l'édification des murailles poussées à une hauteur de 2m.50, en même temps, des efforts étaient faits pour le défrichement et l'assainissement des marais et un pont provisoire était jeté sur l'Oued face à la porte d'Oran.

Les dix années qui suivirent firent sortir cette ville

des tâtonnements inévitables dans les débuts d'une organisation quelconque.

Le Gouvernement se débattant dans les difficultés issues des journées révolutionnaires de février et cherchant à éloigner de la Capitale des éléments dont il avait tout à redouter en semblable période d'agitation rendit un décret en date du 19 septembre 1848 qui allouait une somme de quarante millions prélevée sur les exercices budgétaires de la période 1848 à 1851 pour les établissements de colonisation destinés à recevoir l'excédent de la population parisienne. Ce fut la consécration du principe adopté peu de temps auparavant de la concession gratuite : Gros effort et louable sans doute, mais qui ne donna pas les résultats auxquels pouvaient faire prétendre les lourds sacrifices acceptés par la Nation. Néanmoins la colonisation se développa grandement en raison de la tranquillité quasi absolue assurée aux travailleurs par les opérations heureuses réalisées à cette époque.

Peu à peu commençait à se dresser derrière ses murs la ville entrevue par l'imagination clairvoyante de Lamoricière et de Bugeaud. Le quartier civil, protégé par une fortification provisoire, se peuplait d'une si importante colonie que déjà se manifestait la nécessité d'un certain nombre d'établissements publics tels que marché, abattoirs, cimetières... Des plantations hérissaient les parcelles arrachées aux marécages par un drainage judicieux, et les glacis extérieurs. Le quartier de Cavalerie est achevé en 1849, le casernement des troupes d'Infanterie est ébauché ainsi que les bâtiments réservés à la fabrication du pain et le dépôt des vivres. En 1851, l'essor est plus rapide encore grâce aux crédits alloués dont la somme s'élève à 70.000 fr. pour les fortifications et 237.000 fr. pour les bâtiments militaires ; la colonisation devient elle-même plus intense par la création d'un réseau routier agrémenté de travaux d'art, reliant les hameaux voisins et permettant le transport des matériaux extraits du Tessalah, enfin l'installation des postes télégraphiques mettant la ville en communication avec Oran et Tlemcen, due à des spécialistes recrutés dans la garnison.

Ces crédits augmenteront encore jusqu'en 1854, époque à laquelle les fortifications sont presque terminées, le Génie a déjà construit les portes d'Oran et de Daya; une caserne d'infanterie pouvant contenir neuf cent hommes avec ses éléments accessoires, un quartier de cavalerie, les bâtiments principaux de l'hôpital, une gendarmerie assez grande pour loger une brigade de 10 hommes. La grande voierie de Bel Abbès compte à ce moment près de 15.000 mètres complètement pavés, le reste est disposé à recevoir l'empierrement ; outre ces travaux, le défrichage, et l'assainissement de la contrée ont été vigoureusement poussés ; trente mille mètres de canaux ont été construits, une route a été tracée de Bel Abbès au Tlélat dont 33 kilomètres sont à l'état d'entretien, 15 kilomètres de chemins sont simplement ouverts, particulièrement dans la région de Daya.

En 1856, les fortifications sont terminées par l'achèvement des portes de Tlemcen et de Mascara; les cons-

tructions souterraines nécessaires à l'évacuation des eaux et au système d'irrigation sont également finies.

Parallèlement au développement de la ville s'accroissait le chiffre de la population de la colonie; il passait de 516 en 1849 à 4.334 en 1857, suivant toujours sa marche ascendante sous l'influence considérable des immigrants venus d'Espagne et de France.

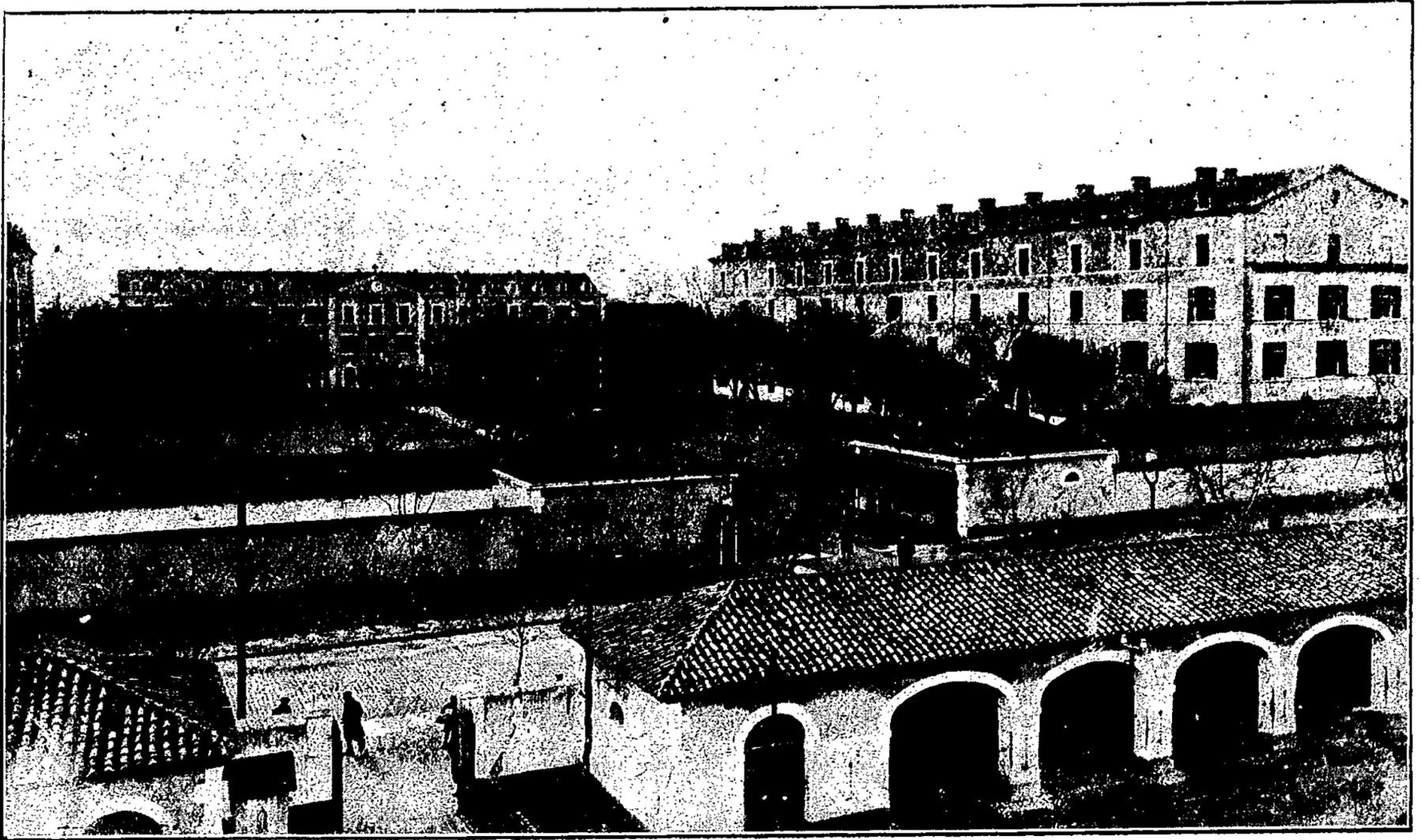
La période décennale suivante verra la colonie soumise à de rudes épreuves, elles ralentiront un temps son peuplement et ses travaux, mais pour retrouver ensuite une ardeur nouvelle et plus intense, temps d'arrêt résultant du changement du système d'administration, de fléaux variés et d'une invasion désastreuse des rebelles sahariens.

Vers la fin de 1854, Sidi Bel Abbès eut à subir le contre-coup de l'insurrection qui sévissait dans le Sud de la province. Les cavaliers venus du désert arrivèrent jusqu'aux portes mêmes de la ville, détruisant sur leur passage tout ce que les colons avaient abandonné entre leurs mains. Ils terminèrent la série de leurs méfaits par le massacre de la population d'El Youb surprise hors de son village avant d'avoir pu se mettre en état de défense, ou hors d'atteinte par la fuite. Les années suivantes n'apportèrent à la région que de nouveaux malheurs. La rupture du barrage de la Tabia provoquait l'inondation du pays et les eaux baignaient le pied des murailles de Sidi Bel Abbès. Puis une sécheresse terrible, et une invasion de sauterelles firent subir aux colons des pertes considérables. Mais l'épreuve fut plus dure encore pour la population indigène qui subit une crise particulièrement grave ; la misère apporte chez eux les germes morbides les plus dangereux, le typhus et la fièvre typhoïde en firent disparaître un grand nombre, il fallut pour les sauver un gros effort financier des communes qui durent elles-mêmes contracter des emprunts, enfin un vote du Corps législatif le 1^{er} juin 1868 accordant des crédits importants permit à la colonie de franchir ce pas difficile de son histoire.

Depuis lors, sans heurt et sans arrêt, d'un pas assuré, la Ville de Sidi-bel-Abbès s'est développée jusqu'à acquérir la haute situation qu'elle occupe aujourd'hui en Algérie et qu'elle améliore d'un travail obstiné, éclosion étonnante d'une ville qui surgit en vingt ans d'un marécage malsain, qu'un coup d'œil jeté sur les conditions de la colonisation et de la vie économique nous fera comprendre en même temps qu'il nous permettra d'entrevoir la réalisation de l'avenir auquel les généraux éminents qui l'ont fondée se plaisaient à la destiner.

.....

Au premier plan de ces considérations il sied de placer la fertilité proverbiale de cette partie de la province d'Oran, fertilité dont les causes doivent être recherchées dans la nature du sol et son irrigation abondante, dans les influences climatiques heureuses, dues à la position géographique de Sidi-bel-Abbès. L'étude géologique de cette région permet d'établir l'existence de couches primaires, secondaires et tertiaires, super-

CASERNE VIENOT, DU 1^{er} RÉGIMENT ÉTRANGER

posées suivant un mode régulier et recouvertes elles-mêmes d'alluvions modernes dues aux apports des oueds, principalement de la Mekerra. Toutefois en raison de certains bouleversements, peut-on trouver des affleurements de terrains secondaires et tertiaires, ces derniers particulièrement fréquents dans le massif du Tessalah, à la base desquels on observe surtout des bancs de grès quartzaux jaunâtres caractéristiques.

Ainsi au Nord, la région montagneuse est constituée par des marnes et des calcaires de l'époque tertiaire. La plaine dans laquelle se trouve élevée la ville de Bel-Abbès est formée par un substratum ancien recouvert de terrains tertiaires, eux-mêmes disparaissant sous les débris alluvionnaires formant un humus particulièrement fertile.

Le sous-sol n'a pas révélé de richesses métallurgiques, sauf quelques gisements cuivreux de trop faible importance pour mériter les dépenses d'une exploitation industrielle, et encore quelques affleurements de fer hydroxydé découverts dans la région de Sidi-Daho. Par contre, abondent sur le territoire les matériaux de construction particulièrement au Tessalah, à l'oued Sarno, Zéroula et à proximité de la ville même.

Sidi-bel-Abbès est située par 33° 12 de latitude Nord et 2° 58 de longitude Ouest, ce qui la place sur le méridien de Windsor, de Saintes et de Villemayor et sur la parallèle de Larrache au Maroc et des gorges d'El Kantara dans le Sud Constantinois. L'altitude moyenne est de 470 mètres. La région se trouve soumise de ces faits aux influences climatiques de la mer et du

Sahara, amenant des variations de température brusques, caractéristiques du climat continental. La température moyenne de l'année varie entre 16 et 17 degrés, les pluies sont réparties principalement sur les mois de novembre et de mai, elles représentent une hauteur de 197 m/m pendant une année sèche, allant jusqu'à 493 m/m pendant une année humide.

L'époque de ces pluies a sur la valeur des récoltes une influence prépondérante, les années caractérisées par un printemps pluvieux et des mois d'automne et d'hiver secs sont réputées les plus fertiles.

Aussi la richesse de la région est-elle grande, les céréales y croissent en abondance, particulièrement le blé tendre, le blé dur, l'orge et l'avoine dont la répartition donnait en 1925 les chiffres suivants :

Blé tendre	1.065	hectares
Blé dur.....	247	—
Orge	1.087	—
Avoine	745	—

mais la première place sur le marché agricole a été emportée par la vigne, qui, malgré des débuts bien propres à abattre l'enthousiasme des colons, a pris un essor considérable, encouragé par les nombreux débouchés que lui réserve le marché français. En 1925, le vignoble de Sidi-bel-Abbès couvrait une étendue de 2.710 hectares, et produisait 107.210 hectolitres de vin.

Il convient de ne pas oublier à côté des produits dus au travail de l'homme l'abondante végétation due au seul effort de la nature. Les forêts domaniales

et communales peuplées de pins d'Alep, de thérébinthes de tuyas, de lentisques, de chênes-verts et particulièrement d'oliviers contribuent pour une large part à la richesse du pays.

L'avenir industriel de la région est sans doute moins brillant que celui envisagée par l'agriculture ; toutefois certains établissements sont florissants, particulièrement ceux chargés de la fabrication de l'outillage nécessaire à la Colonisation, ou appelés à fournir certains matériaux de constructions et ceux-là encore qui traitent les produits de la vigne. Mais ces industries locales sont justiciables de la concurrence de la métropole, rendue redoutable par le développement du réseau de voies ferrées qui a fait de Sidi-bel-Abbès un nœud important de communications et une tête de ligne vers l'intérieur.

Enfin, dernier facteur du développement rapide du pays, l'installation d'établissements financiers considérables est venu apporter au travail des bras l'aide puissante des capitaux. Les crédits qui ont manqué aux colons de la première heure pour faciliter leurs installations et leurs transactions de tous genres sont maintenant prodigués à tous.

Attirée par ce sol fertile, ce climat heureux l'immigration devait être nombreuse, et prompt l'accroissement de la population de Sidi-bel-Abbès, quelques chiffres en témoignent. En 1847 le nombre des habitants s'élevait à 431. En 1859 ce nombre était passé à 5.259. En 1925 il était de plus de 36.000.

.....

En accueillant le Président de la République lors d'un voyage qu'il fit en Afrique du Nord au cours de l'année 1922 le premier magistrat de Sidi-bel-Abbès pouvait avec fierté énumérer les richesses de son agriculture, de sa production vinicole, l'essor de sa population, ses écoles et ses ateliers, il présentait simplement les résultats d'un effort constant de trois quarts de siècle, dans cette création où plus que tout autre part ailleurs semble s'être complu le génie particulier de la France, et au nom de cette cité il associait à juste titre celui de la Légion Etrangère qui l'a édifiée dans ses organes vitaux et qui a depuis assuré la tranquillité de ses laboureurs et de ses maçons, comme pour consacrer cette parole d'un écrivain d'hier, particulièrement juste quand on l'applique à nos possessions africaines : « Le travail n'est fécond qu'à l'ombre des épées. »

Paul de BORDE.

S/Lieutenant de la Légion Etrangère.

P. S. — Il convient au moment de terminer de saluer les éminents historiens de Bel-Abbès, MM. Bastide et Advue, dont les ouvrages si intéressants et si vivants ont été une source féconde de documents, à laquelle j'ai été amené à puiser pour la composition de cet article. Qu'ils trouvent ici un hommage dû à leur talent !

P. B.

AU MAROC FRANÇAIS EN 1925

Le Rétablissement de la Situation militaire

(Suite) (1)

IV

L'OPERATION CHEZ LES BENI ZEROUAL

Genèse — Exécution — Résultats

Tandis que par la soudaineté de ce redressement improvisé de toutes pièces, l'armée française du Maroc arrachait l'initiative à la dissidence, le Gouvernement, avec la profondeur de vues qui s'attachait à ses responsabilités, cherchait au problème marocain la solution la plus large, celle qui, par la collaboration effective de la France et de l'Espagne, pouvait et allait ouvrir la voie la plus féconde.

Le 12 août, il confiait la direction générale des opérations au maréchal Pétain. Le 21 août, à Algésiras, le maréchal Pétain et le général Primo de Rivera examinaient les modalités d'une collaboration militaire

des puissances protectrices. L'inconnue du problème offensif commençait à s'éliminer (2).

Le 25 août, le maréchal Pétain réunissait à la Résidence de Fez les principaux chefs de troupes et de services du Maroc. Après avoir étudié avec eux le problème sous tous ses aspects, il leur faisait connaître sa décision.

« Exécuter le plus tôt possible l'action prévue chez les Beni Zeroual, mais sans lui donner l'extension prévue et en ne prescrivant pas d'avance le mouvement de cavalerie, qui, vu la difficulté du pays, apparaît inopportun.

« Pendant ce temps, concentrer le gros des moyens dans la région de Taza en vue d'une offensive princi-

(2) Voir pour la désignation du maréchal Pétain et les débuts de la coopération franco-espagnole, le livre déjà cité : *La Victoire franco-espagnole dans le Rif*, lieutenant-colonel LAURE (Plon et Nourrit), p. 61 à 65.

(1) Voir bulletins de septembre-octobre et de novembre 1928